COMMISSION

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

PRÉCIS HISTORIQUE SUR AGRICOLE VIALA.

TANDIS que la patrie reconnoissante ouvre à ses grands hommes le temple de l'immortalité ; tandis qu'à l'ombre de la palme civique, leurs mânes sacrés reposent entourés de respect, d'amour et de regrets ; il est du devoir de la Commission de répandre la leçon de leurs actions, l'exemple de leur mort.

Ce n'est pas assez que l'airain et le marbre conservent leurs noms au milieu du silence des tombeaux, ils sont appelés à revivre dans la mémoire publique ; tous les cœurs, toutes les bouches, doivent les porter d'âge en âge à travers le déluge des ans, pour instruire par eux la postérité la plus reculée.

La puissance électrique de ces noms sacrés doit embraser toutes les ames, faire trembler tous les tyrans, commander les vertus, l'héroïsme et la victoire.

Ainsi, du haut du Panthéon, les Marat, les Pelletier, les Chalier, les Beauvais, tous ces héros vivans de notre amour et de leur gloire, crient à tous les français : *qu'il est beau de mourir pour la patrie.*

Tu les connoissois, jeune Viala, ces noms chéris, tu les connoissois; ta mère t'avoit enseigné à les prononcer avec attendrissement; ton cœur t'apprit à imiter leurs leçons sublimes; ta première action t'égale à tes modèles, la mort n'a rien dérobé à ta gloire, elle n'est prématurée que pour la Patrie.

Ton exemple nous reste, c'est à nous à le faire germer dans les cœurs de nos enfans.

Les détails exacts et précis du dévouement héroïque, de la mort touchante de l'émule de Barras, ne sont pas encore bien connus.

Quoique Robespierre ait jeté les premières fleurs sur sa tombe; quoiqu'il ait offert à ses mânes, satisfaits les regrets, les éloges dûs à tant de courage, à tant de jeunesse, il n'entroit, ni dans le dessein, ni dans la nature de son rapport, de suivre cette action dans ses détails, d'en développer scrupuleusement les circonstances : les mouvemens de l'orateur eussent langui dans cette exactitude didactique.

La Commission, instruite par des renseignemens postérieurs, puisés sur les lieux, chez les parens du jeune Viala, s'empresse d'en répandre le récit, pour rendre à ce martyr de la liberté tout ce qui lui appartient, pour concourir au juste tribut de la reconnoissance nationale, surtout pour apprendre aux jeunes français, que l'amour de son pays est une source féconde de gloire et de vertus; et qu'en courant à la mort,

un républicain cherche moins à vivre dans l'histoire, qu'à sauver la patrie, et assurer la félicité publique.

Dans le courant du mois de juillet 1793, des brigands, échappés des murs de Marseille, réunis à tous les partisans de l'aristocratie que renfermoit le Midi, nourrissant le dessein insensé de marcher droit à Paris, d'y détruire la représentation nationale, déployoient, dans leurs courses, le drapeau de la guerre civile et de la rébellion. Aix, Lambesc, Arles, Tarascon, ont éprouvé les effets de leur rage contre-révolutionnaire; déjà ils menaçent les bords de la Durance; les patriotes avignonnais, fidèles à la cause du peuple; sont debout, résolus de s'opposer à leur passage, ils occupent la rive droite de ce fleuve.

Les rébelles sont supérieurs en nombre et en artillerie, les pontons sont en leur pouvoir; couper précipitamment les cables, à l'aide desquels ils vont traverser la rivière, est l'unique ressource qui reste aux républicains; le tenter, c'est courir à une mort certaine, une pluie de feu couvre la rive vers laquelle il faut s'avancer. Joseph-Agricole Viala, âgé de treize ans, se présente pour cette expédition. Son courage, au-dessus de sa jeunesse, et son patriotisme l'avoient élevé au grade de commandant général de la petite garde nationale, connue sous le nom de l'*Espérance de la Patrie.* Ce jour-là, il avoit quitté ses épaulettes, et s'étoit glissé, sans qu'on s'en apperçût, dans les rangs des citoyens. La consigne aux portes de la ville, étoit de ne laisser sortir, ni femmes, ni enfans; il se présente, on le refuse: indigné de ce qu'il appelle un affront, il s'élance

sur une hache, s'arrache des mains de ceux qui veulent l'arrêter, et marche à pas précipités du côté des flots. Sa hache est suspendue à sa ceinture ; et tandis qu'il franchit l'espace qui sépare la chaussée de pierre, où les républicains sont retranchés, du poteau où le cable est fixé, il détache le léger mousquet dont il s'étoit armé, et fait feu sur les ennemis.

Cependant les deux rives vomissent la flamme ; les bales sifflent et se croisent ; Viala, toujours seul, arrive au poteau, là il jette son fusil, saisit sa hache, et frappe à coups redoublés le cable énorme. Pendant le trajet, ou depuis qu'il frappoit, il avoit essuié, sans pâlir, cinq décharges de mousquéterie ; à la sixième, une balle le frappe au sein, la hache échappe de son jeune bras, il fait quelques pas, chancelle et tombe, en prononçant ces mots sacrés : *man pas manqua, aquo es egaou ; moré per la liberta* (ils ne m'ont pas manqué, cela est égal, je meurs pour la liberté.) Il expire. Le brave Guinaud, son voisin et son jeune ami, l'avoit suivi de loin ; étendu dans un ravin à quelques pas, il recueillit ses dernières paroles : il voudroit enlever son corps, la mort pleuvoit à ses côtés, il est forcé de s'éloigner. Un prêtre de Saint-Remi s'attribua sur le champ de bataille l'honneur de l'avoir assassiné, honneur que lui disputa un jeune fanatique de *Noves*. Les rébelles, après avoir traversé la Durance, eurent la lâcheté d'insulter aux restes de ce jeune héros, comme s'ils eussent voulu chercher et poursuivre quelques restes de vie dans ce corps inanimé ; ils y plongèrent leurs bayonnettes, et l'ensevelirent dans les flots.

Nous n'essayerons pas de rendre la douleur de la mère ; conservons-la dans toute sa sublime

simplicité, elle idolâtroit son agricole ; que les mères jugent de l'amertume de ses regrets : après les premiers cris, ces cris déchirans de la nature et du sentiment.

Citoyenne, lui dit-on, vous êtes patriote, eh bien, pour adoucir votre douleur, songez qu'il est mort pour la patrie. *Ah! c'est vrai, il est mort pour la Patrie*, et ses larmes se séchèrent.

Quelle femme! Quelle mère! quelle citoyenne!

Pour acquitter la dette du peuple envers cette victime du bien public, la Convention, dans sa séance du 18 Floréal, a décrété que l'urne de ce jeune héros seroit portée au Panthéon le 30 Messidor, avec celle du jeune Barra, et qu'elle assisteroit en masse à cette cérémonie.

La Commission a offert à la citoyenne Viala les consolations de l'estime, de la reconnoissance, de l'admiration nationale, en lui faisant part des dispositions du décret qui lui rend, de son fils, tout ce qui a été au-dessus des atteintes de la mort; ses vertus, son courage, son patriotisme, qui le font revivre de la vie des héros.

Le Commissaire en a reçu la réponse suivante :

Avignon le 25 Floréal

« Citoyen, dans notre famille nous ne vivons » que pour la liberté; mourir pour elle, à nos » yeux n'est pas cesser de vivre. J'eusse voulu » que mon fils eût vécu plus long-temps, pour

» travailler plus long-temps pour elle. Je citerai
» l'exemple de son dévouement à ses frères. Le
» rapport de Robespierre sera le premier livre
» avec lequel j'apprendrai à lire à mes enfans,
» et le décret de la Convention, du 18 Floréal,
» est pour nous tous un engagement de ne res-
» pirer jamais que pour la gloire et le bonheur
» de la Patrie. *Signé* MOUREAU VIALA.

Ces regrets mâles, la touchante énergie qui respirent dans ce style républicain, doivent faire de cette lettre la leçon des mères, comme la mort du fils, celle des jeunes citoyens.

La Commission d'Instruction Publique arrête l'impression et l'envoi du Précis historique sur Viala, aux armées, aux départemens, districts, municipalités et sociétés populaires de la République. Paris, ce 13 Messidor, l'an second de la République, une et indivisible.

Signé au registre, PAYAN, *Commissaire*,

FOURCADE, *Adjoint*.

De l'Imprimerie de la Commission de l'Instruction Publique, rue Honoré, N°. 355.